

Vécu : Clins d'œil homilétiques depuis Atlanta

Je suis actuellement à Atlanta à l'occasion de la Conférence Générale des Eglises Adventistes du 7^e jour qui a lieu du 23 juin au 3 juillet 2010. Ce grand rassemblement quinquennal rassemble des délégués du monde entier pour faire des bilans, décider des grandes orientations pour l'avenir et nommer les responsables. Le dernier week-end, plus de 60 000 personnes seront attendues dans le Georgia Dôme, lieu de la rencontre. C'est donc aussi un grand rassemblement spirituel et festif qui donne donc l'occasion d'écouter de nombreuses prédications. Je profite donc de l'événement pour alimenter ce blog de quelques clins d'œil homilétiques glanés ici et là en tant qu'auditeur au bénéfice des messages partagés mais aussi en tant qu'observateur attentif de la variété des approches de la prédication. Je ne me livrerai pas ici à une analyse détaillée de toutes les prédications, mais je me contenterai de relever un élément qui m'a paru significatif et modélisant dans l'une au l'autre des prédications entendues.

Du bon usage de l'actualité

Ce 23 juin, Carlton Byrd, pasteur à Atlanta, était chargé de prêcher autour du thème « Vivre dans la puissance du Saint-Esprit ». Dès son introduction, il nous introduit dans une illustration tirée de l'actualité : la fuite incessante de pétrole dans le Golfe du Mexique suite à l'explosion de la plateforme de British Petroleum. Cette information qui fait la une de tous les journaux depuis plus de deux mois va devenir un fil conducteur et une référence récurrente alors qu'il va prêcher autour d'Actes 1 et 2 et la manière dont l'Esprit s'est répandu en abondance pour les apôtres. Utilisant à bon escient l'outil rhétorique de la répétition, il va comme un refrain exhorter à plusieurs reprises les auditeurs à laisser le pétrole s'écouler en abondance. Il est vrai que le mot utilisé en anglais pour pétrole est « oil » (huile) et que le parallèle avec le Saint-Esprit paraît tout de suite plus évident ! Tout en étant ancré dans le texte biblique, il fera ensuite plusieurs comparaisons entre ce qui se passe dans le Golfe du Mexique et la manière dont le Saint-Esprit se manifeste dans l'Eglise. A la suite de Karl Barth, on évoque souvent l'importance de prêcher avec la Bible dans une main et le journal dans l'autre. Carlton Byrd nous a donné un excellent exemple de la manière dont l'actualité peut fournir un point d'accroche et une référence marquante pour sceller une vérité biblique.

Du bon usage du grec

Derek Morris est pasteur en Floride et professeur d'homilétique. Beaucoup de bonnes choses pourraient être retenues de sa prédication, mais je n'en mentionnerai qu'une : la manière dont il a utilisé quelques mots grecs et un en particulier. En effet, on peut parfois être tenté, quand on prêche, de citer des mots ou expressions bibliques dans l'original hébreu ou grec. Or trop souvent, me semble-t-il, cela n'apporte quasiment rien au message, si ce n'est éventuellement de montrer qu'on est capable de le faire. Loin de moi l'idée de décourager à l'analyse approfondie des mots, mais on peut tout à fait détailler le sens d'un terme dans l'original sans mentionner le mot en question en hébreu ou en grec qu'une infime minorité de l'assemblée pourrait connaître et qu'a priori personne ne va retenir. Le risque est grand, en faisant mention d'un mot grec, de finalement attirer l'attention vers soi plutôt que d'apporter une plus-value de sens et d'exhortation à la prédication. Je ne veux pas ici condamner tous ceux qui ont l'habitude de le faire, mais simplement orienter cette pratique vers un usage qui favorise un vrai bénéfice à l'acte homilétique. Derek Morris a prêché sur Luc 10.2 où Jésus dit aux soixante douze disciples : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Prier donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson ». Notre prédicateur du soir a commencé à parler du début du ministère de Jésus et lorsqu'il a évoqué ce qui s'est passé juste après le baptême de Jésus, il s'est arrêté sur le fait que Jésus avait été *poussé* au désert (Marc 1.12). Et Derek Morris de mentionner l'original du verbe « pousser » : *ekballo* en grec. Mais il n'a pas fait que le mentionner, il a détaillé le sens de ce mot : *ballo* signifiant « jeter », et *ek* « au dehors ». Il a ainsi pu montrer combien Jésus avait été presque malgré lui et sous l'influence de l'Esprit amené au désert. Je ne vais pas retranscrire toute la prédication, mais Derek Morris en est vite arrivé au texte de Luc 10.2 qu'il a analysé en détail, étape par étape : l'affirmation d'une moisson abondante, la rareté des ouvriers, et enfin la nécessité de prier pour *envoyer* des ouvriers à la moisson. Or, arrivé à ce point, il a mentionné le mot grec que traduit « envoyer », et c'est bien entendu *ekballo* ! Toute la dernière partie de sa prédication était alors basée sur l'importance d'une prière qui ose demander à ce que nous soyons, à l'exemple de Jésus, « poussés, envoyés, conduits, jetés dehors... » afin de vivre notre vocation d'être des ouvriers dans la moisson. Derek Morris a non seulement éclairé le sens de ce passage en mentionnant le mot grec original, mais il l'a fait en permettant un parallèle avec Marc 1.12 que les traductions françaises ne suggèrent pas. Surtout il a su jouer avec ce mot qui est devenu un mot clé de son message, l'utilisant et le conjuguant même en l'anglicisant pour actualiser et exhorter

tout un chacun à laisser le Saint-Esprit nous « *ekballoer* » là où il attend que nous soyons. Un très bel exemple du bon usage du grec dans une prédication !

Prêcher au féminin

Trois matins en quatre jours, ce sont des femmes qui ont prêché ! Je vais faire une petite comparaison sur un point géré différemment dans deux de ces prédications, mais je voudrais d'abord faire un commentaire sur ces prédications au féminin. L'Eglise adventiste n'est pas spécialement en avance concernant le ministère pastoral féminin, et la place donnée aux femmes dans la prédication ou dans des postes clés de la direction de l'Eglise. Si à titre personnel je le regrette et que j'aimerais étendre et généraliser le ministère féminin, le désir d'une harmonisation globale sur cette question fait que la majorité de l'Eglise sud-américaine, africaine et asiatique met un frein à cette ouverture. On pourrait dire que c'est bien que l'on ait donné le pupitre à des femmes. C'est vrai. Sauf quand même que si trois femmes ont prêché, elles ne seront d'après le programme en tout et pour tout que trois pour l'ensemble de cette session, ce qui représente trois prédications sur vingt-deux ! De plus, les trois ont prêché le matin à 8h, à une heure qui suscite moins d'auditeurs que les soirées, ou bien sûr le week-end ! Toujours est-il qu'il y a donc quand même heureusement des femmes pasteurs, et ces trois femmes qui ont prêché ont démontré que la prédication féminine n'a rien à envier à la prédication masculine. Dans des styles différents, elles ont su présenter des messages bibliques profonds, interpellants et vivants, avec une vraie autorité. CQFD ! Une petite comparaison donc tout de même sur deux de ces prédications. Dans deux cas, une illustration que l'on pourrait qualifier de géographique a été utilisée. Raquel Arrais a amené la conclusion de sa prédication sur l'importance du vide nécessaire pour se laisser remplir du Saint-Esprit, en évoquant le désert d'Atacama, situé au Chili, qui est un des plus secs de la planète. Il n'y pleut quasiment jamais. Or lorsqu'il y pleut, une floraison extraordinaire y éclot. Elle a illustré cette évocation de quelques images du désert sec d'abord, puis du désert fleuri. Avec des mots appropriés, ces images ont eu un impact puissant pour que les auditeurs aient à cœur de remplir le vide de leurs vies par la présence fleurie du Seigneur. Le lendemain, Tara VinCross utilisait dans son introduction l'image des monastères des Météores, dans le Nord de la Grèce. Ces monastères presque inaccessibles perchés au sommet des montagnes illustraient une manière de concevoir l'Eglise qui s'isole du monde qui est alors vu de haut et de loin. A l'inverse, à l'image de l'incarnation du Christ, nous sommes invités à nous mêler aux gens afin de pouvoir assumer notre mission de sel de la terre. L'illustration m'a paru très parlante. Cependant je trouve qu'une simple photo à l'écran aurait, comme pour le désert évoqué la veille, contribué à une évocation encore plus puissante. Certes, la narration peut stimuler des images fortes, et beaucoup sont ceux qui ont déjà vu en photos les Météores, mais la projection d'une image peut parfois avoir un impact encore plus grand et peut aider à ancrer dans le cœur des auditeurs un message, qui en l'occurrence était (même sans image) pertinent et profond !

Evanouissement en pleine prédication

Un événement heureusement inhabituel a eu lieu lundi matin 29 juin. En plein milieu de sa prédication, alors que rien ne laissait présager ce qui allait se passer, John Fergusson s'est évanoui subitement. Il a été soutenu puis allongé par les personnes qui étaient les plus proches de lui. Il a été tout de suite pris en charge par des personnes compétentes, et quelques minutes plus tard, alors que l'assemblée avait été invitée à prier et chanter des cantiques, le prédicateur avait repris conscience. Evidemment, il n'a pas repris sa prédication (sur laquelle je vais tout de même faire un commentaire dans une note suivante) afin de pouvoir subir un examen médical plus approfondi même si en apparence, tout allait bien. Une empathie très grande a été ressentie par tous. Je ne sais pas les causes de cet évanouissement. Ce sont des choses qui peuvent arriver pour différentes raisons. Mais, je saisis simplement l'occasion pour évoquer le stress que peut susciter le fait de prêcher. Et c'est d'autant plus vrai quand on prêche dans un stade de 72 000 places (même si ce matin il était loin d'être plein), et devant l'ensemble des leaders de l'Eglise. Facile à dire, nettement moins à faire, la gestion du stress peut être facilitée par une double approche d'un point de vue physique d'une part et psychique et spirituel d'autre part. D'un point de vue physique, il est important d'avoir une vie équilibrée en ne négligeant pas le sommeil, en ayant une nourriture saine, etc. Mais aussi en sachant respirer convenablement : une respiration bien maîtrisée peut contribuer à diminuer les effets du stress. A un niveau psychique et spirituel, le lâcher prise et la confiance en Dieu sont des éléments qui peuvent contribuer à gérer au mieux la tension et le stress que suscite la responsabilité de prêcher. Je ne souhaite à personne de s'évanouir un jour en pleine prédication, mais le fait que cela puisse arriver peut être une invitation à prendre conscience une fois de plus si besoin était de l'humilité nécessaire quand on prend la parole au nom de Dieu et en tant que représentant de la communauté. Nous ne sommes que des hommes et des femmes bien humains, avec toutes nos limites et ne pouvons compter que sur Dieu pour que sa Parole puisse toucher nos têtes et nos cœurs !

Prêcher à la première personne

John Ferguson, qui n'a donc pas pu finir sa prédication suite à son évanouissement (cf. paragraphe précédent) a tout de même pu partager une quinzaine de minutes de son message. Or, il a été très intéressant de voir comment il a commencé en prêchant à la première personne. Il a parlé en se positionnant du point de vue du père dans la parabole du fils prodigue (Luc 15). A vrai dire, il y avait une certaine ambiguïté, pas inintéressante au début, car on ne savait pas s'il parlait de ses deux fils à lui. Ce n'est qu'après un petit moment que, nous auditeurs, avons compris qu'il ne témoignait pas de sa vie personnelle mais qu'il était dans une approche narrative de la parabole. Cette narration qui a duré une bonne dizaine de minutes était du reste excellente. Il a ensuite, sans véritable transition commencé une partie plus analytique, qui a donc été interrompue. Mais je peux témoigner, et c'est l'élément que je veux mettre en évidence dans cette note, que l'interruption de la partie narrative à la première personne m'a fait perdre l'attention qui avait été stimulée dans la première partie. Certes, on peut tout à fait justifier le fait d'avoir une partie narrative, même à la première personne, dans la prédication. Mais mon sentiment, en écoutant cette prédication, est que j'aurais aimé continuer sur la lancée de ce qui avait été initié. Cela aurait peut-être été osé, mais je pense productif, que de continuer à la première personne. Mon expérience en tant qu'auditeur à cette occasion est donc de dire : il faut aller au bout de ses idées. Même quand on est original ou créatif, peut-être même *surtout* quand on sort des sentiers battus, n'hésitons pas à assumer nos choix. Ils pourront contribuer à leur manière à éclairer la parole de Dieu et nos vies d'un regard nouveau et vivifiant.

De l'usage du PowerPoint

A l'occasion de la vingtaine de prédications qui ont déjà été partagées en une dizaine de jours de la Conférence Générale, il y a eu très peu de visuels. Malgré toute la technologie mise en œuvre qui rendait possible et facile cet usage, la majorité des prédications ont été exclusivement orales. Cela ne me dérange pas en soi, même si j'aurais apprécié un peu plus de variété à ce point de vue. Ceci étant, il est clair qu'il ne faut pas utiliser des visuels comme une fin en soi, et que l'usage de l'image est un art délicat pour qu'il serve véritablement de support afin de mettre en avant le message. Or, au cours de sa prédication, Sang Lae Kim, pasteur coréen, s'est appuyé sur un montage PowerPoint pour prêcher. Ma réaction en tant qu'auditeur va dans le sens de penser que si le montage PowerPoint aidait un petit peu par rapport à la compréhension, notamment à cause d'un anglais avec un accent assez marqué, au final, ce soutien visuel a plus agi comme un parasite et un obstacle que comme une véritable valeur ajoutée. C'est certes subjectif ; pourtant je suis plutôt ouvert à ce genre de soutien. J'essaierai dans les semaines qui viennent de rassembler mes idées pour faire une note un peu approfondie sur les risques et les atouts d'un PowerPoint avec quelques pistes pour stimuler la réflexion en vue d'une utilisation positive. En tous cas, la prédication de ce soir me fait dire que pour qu'une prédication ne devienne pas une conférence, l'usage du PowerPoint n'est pas forcément la panacée ou en tous cas à utiliser et à préparer avec beaucoup de finesse.

Black preaching et traduction

J'ai été sollicité à deux reprises pour donner un coup de main pour la traduction de l'anglais en français. Or, la première prédication que j'ai du traduire était celle de Steve Riley, pasteur des Caraïbes. Le *black preaching*, s'il peut varier selon les orateurs a néanmoins des caractéristiques que l'on retrouve systématiquement. Cette prédication n'a pas échappé à une approche assez narrative, en l'occurrence du texte de Genèse 42 où Joseph rencontre ses frères venus en Egypte ; ainsi qu'à un enthousiasme débordant, le prédicateur s'emballant à de nombreuses reprises dans des chevauchées exhortatives non seulement oratoires mais aussi physiques (puisqu'il sautait sur l'estrade). Deux petites remarques : la première concerne la traduction. Autant le dire, la traduction simultanée que j'ai faite était relativement médiocre. Ceci dit, même si à n'en pas douter on peut faire mieux que ce que j'ai fait, c'est le genre même de prédication qu'il est très compliqué de traduire. Ce qui amène ma deuxième remarque : parmi les ingrédients qui devraient constituer une prédication : le *logos* (la logique, le raisonnement et le mode de construction de l'argumentation), le *pathos* (la persuasion par l'appel à l'émotion du public) et l'*ethos* (la force de persuasion et l'intégrité de l'orateur), le *black preaching* favorise très nettement le *pathos*. D'où justement la difficulté de traduire. Si certaines prédications « *white* » favorisent à l'inverse trop le *logos*, il me semble clair que c'est un équilibre à trouver. Il est légitime que chacun garde son style et sa « priorité » qui va avec l'approche choisie par le prédicateur ou qu'il incarne du fait de qui il est. Mais cette prédication entendue (et plus ou moins bien traduite) m'invite à intégrer le fait que l'auditoire est divers et varié, et cette multiculturalité doit encourager tout prédicateur à penser à proposer une approche qui puisse répondre un tant soit peu à chacun, pour que le plus grand nombre puisse entendre et recevoir la parole de Dieu.

La Bible parle, mais Abraham crie !

Vendredi soir, c'est Abraham Jules qui était chargé de la prédication. Originaire de Trinidad et pasteur à New-York, il a intitulé sa prédication « The Word still speaks » (qu'on peut traduire par « La Parole parle encore », ou « La Bible parle encore »). Son but était de montrer que la bonne nouvelle de l'Évangile concerne tout le monde sans restriction. Il s'est appuyé pour ce faire sur Actes 10 qui relate l'expérience de Pierre qui a la vision des animaux impurs. Je ne me prononcerai pas sur le fond du message qui je dois l'avouer m'a en partie échappé, et pour cause. En effet, Abraham Jules ne parlait pas pour prêcher, mais du début à la fin de sa prédication il criait. C'est vrai que prêcher dans un stade peut induire une manière de parler un peu plus forte que d'habitude, mais le système de sonorisation était excellent et même en murmurant, les orateurs pouvaient être entendus. Or, pour cette prédication, les décibels ont atteints des sommets. Il semble qu'une frange des auditeurs appréciaient et le démontrait par des applaudissements à certains moments, mais pour ma part, si jamais de ma vie je ne suis sorti à l'occasion d'une prédication, je me suis cette fois posé la question à plusieurs reprises, tant c'était insupportable. Il y a bien entendu des différences culturelles, mais ce n'étais pas là seulement une question de culture. Il y avait pour moi une incompatibilité entre le fond du message et sa forme. Ce n'est pas parce qu'on crie qu'une prédication a plus d'autorité. Au contraire ! Ce que j'ai expérimenté ce soir, c'est que la forme a agi comme un filtre m'empêchant d'être à l'écoute. Oui, mes oreilles étaient pleines, mais remplies de bruit. Pas d'un message. Les décibels m'ont rendu imperméable au message. Et je suis loin d'avoir été le seul. Plusieurs centaines de personnes sont sorties en cours de prédication, tellement c'était insupportable. Et à la sortie, tout le monde ne parlait que des cris, et pas du fond du message. Et le comble, c'est qu'Abraham Jules avait donc intitulé sa prédication « La Bible parle encore »... On aurait aimé qu'Abraham Jules laisse parler la Bible. Ce soir, ses cris ont couvert la parole de Dieu. Dommage !

La prédication, le pain de vie qui nourrit

Après quelques 11 jours et plus d'une vingtaine de prédications, j'essaie de me remémorer tout ce que j'ai entendu. Et j'avoue ne pas y arriver. Il faut bien dire que même si c'était très intense avec au moins deux prédications par jour, n'en est-il pas de même avec les prédications entendues chaque semaine en Église ? A cette constatation, deux remarques me viennent qui concluront ces clins d'œil homilétiques depuis Atlanta. La première, c'est qu'il n'est pas inutile pour un prédicateur de permettre aux auditeurs de s'accrocher à une idée force, une image, une histoire, ou un autre élément qui permet d'ancrer le message et de le mémoriser. En repensant aux quelques 23 prédications écoutées à Atlanta, ce dont je me souviens est précisément associé à un mot ou une idée clé, une histoire ou une image. Mais au-delà de l'utilité de se rappeler de tout ce qu'on a entendu, et c'est ma deuxième remarque, la prédication n'est-elle pas comme nos repas quotidiens. On ne se souvient pas de tout ce qui était aux menus de l'ensemble de nos repas de ces dernières semaines. Et pourtant, nous avons pu apprécier chacun d'entre eux, et aucun n'a été inutile pour notre santé. Par la prédication quotidienne, ou hebdomadaire, nous sommes nourris. Et même si nous ne souvenons pas du goût particulier de chaque morceau de ce pain de vie partagé, l'essentiel est que chacun d'entre eux nous ait nourris spirituellement et contribué à notre croissance en Christ.